

LE JOURNAL DES AMIS DU MUSÉE des Beaux-Arts de Quimper



L'Enlèvement de Déjanire de Jean-Baptiste DESHAYS (1729-1765), huile sur papier marouflé sur toile, 27x35,2 cm.
Achat en 2013 avec la participation de l'Association des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper.

L'ENLÈVEMENT DE DÉJANIRE Jean-Baptiste Deshayes (1729 - 1765)

Comme par le passé, les Amis du Musée des Beaux-Arts ont manifesté une fois encore le vif intérêt qu'ils portent à l'enrichissement des collections du musée qu'ils soutiennent. Comme on le sait, le Musée des Beaux-Arts de Quimper, grâce au legs de Silguy, conserve un remarquable ensemble de peintures françaises du XVIII^e siècle dans lequel se distinguent notamment de brillantes esquisses peintes par Hallé, Berthélemy, Fragonard ou Boucher.

Alors que le musée s'apprête à commémorer, en 2014, le cent-cinquantième anniversaire de la donation de Silguy, il a semblé opportun d'honorer la mémoire de cet illustre citoyen en acquérant une œuvre qui symbolise idéalement son goût.

En effet, le tableau proposé par la Galerie Alexis Bordes, *L'Enlèvement de Déjanire*, peint par Jean-Baptiste DESHAYS, favorise une heureuse confrontation et un passionnant voisinage avec *L'Enlèvement de Proserpine*, magnifique grisaille peinte par François BOUCHER et issue de la collection de Silguy. Tous les deux rapportent un épisode fameux de la mythologie en s'inspirant des célèbres passages des *Métamorphoses* d'Ovide.

Cette proximité apparaît d'autant plus stimulante que DESHAYS (Rouen, 1729 – Paris, 1765) à la carrière malheureusement trop brève, fut le gendre de BOUCHER. Parmi les 83 peintures recensées par le spécialiste de l'artiste, André BANCEL, 43 sont des esquisses peintes. Plusieurs caractéristiques soulignent leur originalité et se retrouvent dans

cette huile : l'artiste affectionne, en effet, les grisailles aux tons chauds dans lesquelles il laisse affleurer la préparation rouge. Sa touche est vigoureuse, énergique et broyée avec une fougue que ne connaît pas BOUCHER. Ici la matière vibre et anime la scène. Le jeu des obliques, augmenté de l'enchevêtrement des corps, contribue à son effet dynamique. Il s'agit incontestablement d'un saisissant témoignage de l'art de ce peintre dont on mesure avec cette œuvre la très haute valeur et les espoirs que la critique avait pu placer en son avenir. Diderot n'écrivit-il pas au Salon de 1765, peu après la mort de DESHAYS : « c'est celui-là qui avait du feu, de l'imagination et de la verve ; c'est celui-là qui savait montrer une scène tragique, et y jeter de ces incidents qui font frissonner ». Il faut donc se réjouir que les Amis du Musée des Beaux-Arts aient ainsi encouragé et permis l'acquisition de ce précieux et brillant témoignage de la peinture rococo.

Guillaume AMBROISE

EDITORIAL

La dernière parution de notre journal, Le Courrier des Amis, remonte au mois de mai 2012. Depuis, nous avons rencontré de multiples difficultés pour réaliser le journal, inciter les Amis à rédiger les textes et collecter les photos. Un grand merci à tous nos rédacteurs et à la nouvelle équipe qui vous fait partager la vie de l'Association et du musée : expositions, conférences, articles de fond, récits des voyages à Paris, Rome, Toulouse, sorties à la journée et découverte de la richesse du patrimoine de notre région. Merci aussi à Séverine qui a renouvelé la présentation du journal. Celui-ci change de nom et devient Journal des Amis du musée.

Nous vous encourageons à consulter régulièrement le site du musée www.mbaq.fr dans lequel nous avons notre place. La page des Amis est alimentée par notre précieuse Fabienne, médiatrice au musée que nous remercions chaleureusement. L'Agenda des Amis continuera à vous informer des événements culturels et des expositions à ne pas manquer en Bretagne.

Au printemps, nous avons eu la joie de découvrir en primeur et avant le musée de Rennes, la grande exposition "De Véronèse à Casanova", qui présentait les riches collections de peintures italiennes du XVI^e au XVIII^e, conservées dans les musées de Quimper, Rennes, Nantes, Brest, Morlaix, Vannes et Dinan.

La restauration, en partenariat avec BNP Paribas, de 34 tableaux italiens, sortis des réserves du musée de Quimper, a permis de belles découvertes, dont *Judith et Holopherne* une œuvre qui pourrait être bientôt attribuée à la fille du célèbre Orazio Gentileschi, Artemisia. Le musée Maillol a célébré l'originalité et la force de son talent en 2012.

Une fois encore, la programmation de la saison prochaine est prometteuse : "Picasso, l'éternel féminin", exposition phare, va mettre à nouveau le Musée des Beaux-Arts de Quimper à l'honneur.

Notre poète quimpérois, Max Jacob, est élu poète de l'année 2014. Nous fêterons les 150 ans de la donation de notre généreux bienfaiteur, Jean-Marie de Silguy. Nous renouvelons notre soutien à Guillaume Ambroise, directeur du musée depuis plus d'un an et nous sommes heureux d'accueillir Sophie Kerwan, son adjointe, à qui nous souhaitons la bienvenue.

Marie-Paule PIRIOU, présidente

DEUX EXPERIENCES VÉCUES PAR LES AMIS

Faire partie d'un jury à Locronan

Notre Association a été sollicitée pour aider la ville de Locronan à constituer un jury dans une épreuve de peinture. C'est l'Association "Couleurs de Bretagne" qui propose à un certain nombre de communes de Bretagne d'organiser ces concours, ouverts à tous, pour mettre en valeur le patrimoine et croquer sur le motif, dans la journée, une peinture ou un dessin. La ville de Locronan était la dernière de la saison 2013.

Quatre Amis du musée de Quimper sont donc venus apporter leur aide et leurs yeux habitués aux œuvres des musées, pour départager les 85 concurrents, amateurs ou confirmés. Il y avait de fort bonnes choses : toiles, aquarelles, collages... et le travail ne fut pas simple. Les enfants eux-mêmes participaient : dans la catégorie 6-10 ans, de très jolis dessins.

L'ambiance dans le jury fut tout à fait sympathique, et les avis souvent convergents. Cela donne envie de recommencer, ailleurs aussi bien.



Premier prix : adulte amateur.



Premier prix : enfant de - de 10 ans.

Le journal des Amis du musée est une publication de l'association des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper, réservée aux adhérents.
Directrice de publication : Marie Paule Piriou - Coordination de rédaction : Annick Théry - Conception graphique : Séverine Choussy www.severinechoussy.allyou.net
Nous tenons à remercier les musées qui ont bien voulu nous autoriser à utiliser leurs propres visuels.
Impression : Cloître - Dépôt légal : Mars 2014 - musée@mairie-quimper.fr www.mbaq.fr

UNE ARRIVÉE AU MUSÉE : SOPHIE KERVRAN



Après un mémoire de DEA consacré à l'émergence de la notion de patrimoine en Bretagne au XIX^e siècle, elle devient directrice du musée de Saint-Martin-de-Ré de 2006 à 2009. Elle participe alors à l'élaboration d'un nouveau projet scientifique et culturel pour ce musée municipal et à la création d'une extension pour les expositions temporaires. L'accueil des visiteurs est au centre de ses missions avec notamment la création d'un service des publics et une réflexion autour de l'accès à la culture des personnes en situation de handicap.

De 2009 à 2012, Sophie KERVRAN a en charge, en tant que responsable du service Patrimoine de la Ville de Vannes, la programmation culturelle autour de l'histoire de la ville ainsi que le suivi des chantiers de restauration des monuments historiques. Elle met en place plusieurs outils de découverte comme la baladodiffusion et développe l'activité éditoriale du service.

En 2012, elle réussit en interne, dans sa spécialité de l'art du XX^e siècle, le concours de conservateur du patrimoine qui implique une formation de 18 mois à l'Institut National du Patrimoine. Ce passage parisien lui donne l'opportunité de travailler à la DRAC Ile-de-France, au musée du Louvre ainsi qu'à la Villa Médicis à Rome.

Attirée par la réputation du Musée des Beaux-Arts de Quimper, elle postule au poste proposé par la Ville, en mettant en avant son intérêt pour les collections conservées, le dynamisme du service des publics et la politique d'expositions. À son arrivée, Guillaume AMBROISE lui attribue l'étude et la conservation des collections du XVIII^e français et du XX^e siècle, tout en sachant qu'elle est amenée à travailler en collaboration étroite avec l'ensemble de l'équipe du musée sur plusieurs sujets transversaux et à participer au commissariat d'expositions comme "Picasso, l'éternel féminin" prévue l'été prochain.

Originaire de la région brestoise, Sophie KERVRAN occupe le poste de conservatrice, adjointe au directeur du Musée des Beaux-Arts, Guillaume AMBROISE, depuis le 1^{er} septembre 2013.



Le dimanche des Amis du musée

En ce dimanche 24 novembre 2013, cinq membres des Amis du musée ont dévoilé leurs coups de cœur parmi les tableaux du musée. Et les ont fait partager aux visiteurs de ce jour, surpris peut-être, intéressés en tout cas. L'expérience est renouvelée le 9 février. Les Amis participent ainsi un peu plus à la vie de leur musée.

PROPOSITION D'UNE NOUVELLE IDENTIFICATION DU TABLEAU DE LOUIS JEAN-FRANÇOIS LAGRENÉE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE QUIMPER

Étudiante en 3^e cycle à l'École du Louvre, Natalia KAPYRINA a réalisé en 2012 un mémoire de recherche de Master II Histoire de l'art et de l'architecture sur « L'état de la recherche sur Louis Jean-François LAGRENÉE, dit l'ainé (1724-1805) » à l'Université de Strasbourg sous la direction du Professeur Martial Guéron. Dans ce cadre, elle propose une nouvelle identification du tableau conservé au musée de Quimper.



Louis Jean-François LAGRENÉE *Esther et Assuérus*, vers 1775-1780.

Le tableau de Louis Jean-François LAGRENÉE (1724-1805) conservé au Musée des Beaux-Arts de Quimper est représentatif des petits ouvrages, très convoités par les amateurs, de ce peintre majeur de la seconde moitié du XVIII^e siècle dans sa période de maturité. Cependant aucune mention d'une œuvre de LAGRENÉE dit l'ainé portant sur le sujet d'*Esther et Assuérus* exposée au Salon ne nous est parvenue. Plus encore, la comparaison avec d'autres peintures traitant de ce sujet tiré du *Livre d'Esther* par Rembrandt, Jean-François de Troy, Jan Steen, Nicolas Poussin, Le Tintoret, induit quelques interrogations : la dimension tragique du sujet semble avoir disparu, les expressions des personnages principaux sont douces, le nombre de convives féminines interpelle. Ces questions, principalement d'ordre iconographique amènent à s'interroger davantage sur le corpus de LAGRENÉE l'ainé et à explorer les sources écrites relatives aux Salons. Parmi les documents liés au Salon de 1779 on retrouve plusieurs témoignages commentant et louant un tableau de LAGRENÉE l'ainé intitulé *Mithridate devient amoureux de Stratonice qui chante devant lui pendant qu'il est à table avec ses femmes* (n^o 6 du livret du Salon).

Ce tableau a été égaré au gré des ventes successives, ayant à l'origine appartenu au marquis de Cossé. Il faut dire que le souvenir de Louis Jean-François LAGRENÉE a également été affaibli ; ce Professeur de l'Académie Royale de peinture et sculpture, Directeur de l'Académie de France à Rome, a connu au cours du XIX^e siècle un sort critique déplorable. Or ses œuvres nombreuses présentent un véritable intérêt pour l'étude de l'art français de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à une période marquée par des changements profonds.

En comparant l'iconographie du tableau de Quimper avec ces descriptions variées, on reconnaît assez aisément l'identité de ce tableau avec celui de Quimper. Non seulement les descriptions écrites sont ici utiles, mais également on doit beaucoup à la vignette croquée par Gabriel de Saint-Aubin sur laquelle on distingue aisément les deux personnages principaux. On comprend donc, que dans ce cadre somptueux, attablé avec ses épouses, le roi Mithridate s'éprend de la belle Stratonice, dont le chant est transmis par des accessoires symboliques (lyre, portées musicales). La maîtrise par le peintre de l'art des expressions rend la scène vivante, les modèles, que l'on reconnaît dans d'autres œuvres, sont choisis et reproduits avec soin. Les gestes sont gracieux, les couleurs vives, les accords subtils, un équilibre général règne sur la composition. Il faut également noter la rareté de ce sujet, tiré du Recueil de Rollin (Tome X), or LAGRENÉE l'ainé affectionnait particulièrement ce type de sujets rares.

Natalia KAPYRINA

TOUS DES MÉCÈNES

Dans la mesure de nos moyens, nous continuons à soutenir l'acquisition d'œuvres destinées à compléter et enrichir la collection du musée. En 2012, nous avons fait l'achat d'un grand dessin (fusain et peinture à l'essence) d'André DAUCHEZ, *Baigneuses*, daté de 1901 que nous avons offert lors de la cérémonie des vœux.

Dans cette œuvre, André DAUCHEZ (1870-1948) nous conduit sur les rives boisées de l'Odet et nous surprend par la nudité des Bretonnes en coiffe se baignant dans l'une des anses mystérieuses de la rivière.

Son père, Fernand DAUCHEZ, a découvert Bénodet en 1891. Il a acheté en 1894 un terrain au bord de l'Odet et fait construire une maison, « Kergait », dans l'anse de Penfoul. Comme son père, André DAUCHEZ est un fin régatier, il aime remonter la rivière à la voile et naviguer dans les méandres de l'Odet au rythme des marées. À partir de 1903, il réside à Loctudy dans sa maison-atelier située sur la dune de La Palud.

Cette année, nous participons modestement à l'achat d'une œuvre, *L'Enlèvement de Déjanire* de Jean-Baptiste DESHAYS (1729-1769), gendre de François BOUCHER, qui sera mise en relation avec l'un des fleurons de notre collection *L'Enlèvement de Proserpine* de François BOUCHER provenant du legs de Jean-Marie de SILGUY en 1864.

Marie-Paule PIRIOU



André DAUCHEZ *Les Baigneuses* daté de 1901, fusain et peinture à l'essence sur papier, 100x130 cm. Don de l'Association des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper en 2012.



Lionel FLOCH *Un Pardon en pays bigouden* vers 1930.



Lucien SIMON *Bigoudènes devant tréteaux* (1910-1920).



Louis-Marie DESIRÉ-LUCAS (1869-1949) *La Procession de Saint Cado*, 1909.

LES PARDONS EN BRETAGNE : REGARDS D'ARTISTES AU XX^e SIÈCLE

Le Musée des Beaux-Arts de Quimper prête une grande partie de ses collections italiennes pour l'exposition "De Véronèse à Casanova". Parcours italien dans les collections de Bretagne qui, après avoir été présentée à Quimper, se tient depuis le 13 décembre au Musée des Beaux-Arts de Rennes. Durant le temps de cette exposition, un nouvel accrochage autour des "Pardons en Bretagne : Regards d'artistes au XX^e siècle" est proposé aux visiteurs dans la salle traditionnellement consacrée à l'Italie.

Pourquoi avoir choisi ce thème pour ce nouvel accrochage ?

Tout d'abord, c'est l'occasion de sortir des réserves du musée des œuvres de grand format qui ne sont pas, pour certaines, régulièrement montrées dans le parcours permanent.

En outre, il semblait intéressant d'exposer en un seul ensemble des œuvres qui permettent d'appréhender l'évolution du regard des artistes au XX^e siècle sur les pardons en Bretagne. Nous avons donc opté pour un accrochage chronologique.

La première partie de la salle est consacrée au début du XX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les peintres sont alors attirés par les costumes bigarrés, la foule des processions, la ferveur collective, même si au final, les représentations de ces fêtes ne sont pas si nombreuses. Ils réalisent de grands formats pour faire du pardon breton une sorte de grand genre de la peinture religieuse. Les œuvres ici présentées témoignent des différentes étapes des pardons qui ont retenu l'attention des artistes.

Dans l'Entre-deux-guerres, les artistes s'intéressent davantage à la dimension profane des pardons qui sont d'ailleurs souvent devenus, face à la concurrence de Lourdes et à la

folklorisation, des fêtes villageoises et des atouts touristiques. C'est moins les processions recueillies que la fête foraine et les costumes traditionnels féminins qui attirent l'attention des peintres.

Le pardon de Sainte-Anne-la-Palud à Plonévez-Porzay au bord de la baie de Douarnenez ou encore celui de Notre-Dame-de-la-Joie à Penmarc'h séduisent pour leur allure de campement de nomades, les tentes abritant pèlerins et marchands, la multitude des mendiants, les attractions et la présence des termajis, ces forains, montreurs de lanternes magiques. Ils deviennent les rendez-vous de la jeunesse bigoudène mais également des peintres, Mathurin Méheut allant jusqu'à peindre en 1939 *Le pardon des artistes à Notre-Dame-de-la-Joie* !

Ces pardons donnent une vision originale des liens entre profane et sacré.

Lucien Simon dans *Bigoudènes devant tréteaux*, 1910-1920, comme beaucoup d'autres de sa génération, tels que Jean-Julien Lemordant, Mathurin Méheut, Lionel Floch et Pierre de Belay, met en exergue le spectacle coloré des Bigoudens et Bigoudènes en costume, le caractère festif et profane des pardons, le grouillement des chars à bancs mais ne s'attarde pas sur le phénomène de piété populaire, contrairement à Maurice Denis qui est l'un des seuls artistes entre-deux-guerres à être resté sensible à l'esprit

religieux de ces rassemblements populaires.

La salle permet d'admirer avec plus de recul l'œuvre de Lionel Floch, *Un Pardon en pays bigouden*, vers 1930, jusque-là accrochée en salle Max Jacob et *La procession de Saint Cado*, 1909, de Louis-Marie Désiré-Lucas.

Les œuvres de Jean Moulin illustrant le recueil de poèmes *Armor* de Tristan Corbière et notamment *La Rapsode foraine* et *Le Pardon de Sainte-Anne* tranchent avec le caractère joyeux privilégié par les artistes à cette époque : il met en scène la mort rôdant autour des mendiants et estropiés venus chercher indulgence et guérison. Sont exposées les études préparatoires (dessins et calques) aux gravures présentées en salle Max Jacob.

Ce nouvel accrochage offre donc un panorama des pardons les plus célèbres : les pardons de Notre-Dame-du-Folgoët, de Locronan, de Notre-Dame-de-la-Clarté, de Sainte-Anne-d'Auray et en pays Bigouden, de Sainte-Anne-la-Palud et de Notre-Dame-de-la-Joie à Penmarc'h.

Sophie KERVRAN

Pour en savoir plus : A. CARIOU, P. LE STUM, *Les pardons en Bretagne*, 1997, éditions Ouest-France

LA SAINTE-CHAPELLE

Ce reliquaire, aujourd'hui enchâssé dans les bâtiments du Palais de Justice est sans doute l'exemplaire le plus achevé, le plus complet, le plus pur de l'architecture religieuse au milieu du XIII^e. Son histoire ? Celle de Louis IX (futur Saint-Louis), fils de Blanche de Castille et de Louis VIII. Pour comprendre la Sainte-Chapelle, il faut se rappeler que Louis IX, couronné roi le 27 novembre 1226, n'a que 12 ans. C'est donc sa mère qui assurera la Régence lorsque Louis IX partira pour les Croisades.

Ambitieuse, autoritaire, surnommée « la Reine de fer », très pieuse, elle va maintenir son fils dans une foi démesurée, rigoureuse et dans ses devoirs de souverain. N'a-t-elle pas déclaré un jour « voir son fils Louis IX mort plutôt que coupable d'un péché mortel » ! C'est dire !!! Toute sa vie durant, il restera imprégné de cette éducation religieuse stricte, sévère, sans concession.

Aussi, lorsque son cousin Baudouin II, empereur de Constantinople met en vente (parce que ruiné) certaines reliques du Christ, Louis IX va les acquérir à prix d'or... Mais ce trésor méritait un sanctuaire digne de lui. Rien ne sera trop beau. Des artisans orfèvres vont imaginer une immense châsse en or (2 m) sertie de pierres précieuses où chaque relique sera elle-même déposée dans un reliquaire individuel !!! et elles sont nombreuses. Les protéger ne suffisait pas. Il fallait les montrer au peuple, les voir de près, les vénérer...

Louis IX décide alors la construction du plus beau des reliquaires géants jamais édifiés entre 1242-1248. Il en coûtera 40.000 livres, mais les reliques... trois fois plus !

Paris devenait ainsi la concurrente de Rome et de Jérusalem. Suivons notre guide et entrons dans ce haut lieu. N'ayant jamais visité la SAINTE-CHAPELLE, grande fut ma surprise de découvrir deux étages. Une originalité. Une chapelle basse, une chapelle haute. La première, placée sous le vocable de la Vierge, ressemble davantage à une crypte. Elle a les mêmes dimensions que la chapelle haute hormis sa hauteur. Des roses-fenêtres l'éclairent d'une singulière élégance. Pour lui donner plus de beauté malgré sa faible hauteur (6,60 m.) l'architecte a joué avec ses trois nefs inégales. Cette chapelle était destinée au peuple, aux habitants du Palais. Le bleu et le rouge dominant. Partout des fleurs de lys et de châteaux (armes de Blanche de Castille). La Chapelle haute. Pour accéder à la « merveille », nous empruntons un petit escalier étroit. Pour l'anecdote : un jour l'empereur Charles IV de Luxembourg, grand dévôt, voulut voir de près les saintes reliques et dut, comme nous, prendre cet étroit

passage. Hélas, obèse et podagre, il ne passait pas. On hissa le « pauvre » roi par les bras et les jambes « à très grande peine ». Imaginez la scène !! Tout cela pour voir les Saintes reliques de la Sainte-Chapelle. À notre tour de voir. Ce fut un choc, un éblouissement. Stupéfaction et enthousiasme devant ces murs de lumière (618 m² de surface vitrée). Des vitraux dont les 2/3 datant de 1242-1248 ont échappé aux destructions. C'est fantastique. Chef-d'œuvre du gothique flamboyant. Les verrières (15) ont remplacé les murs... Vitraux d'une splendeur inégalée où brillent les bleus, les pourpres, les violets, les rosaines, les verts incomparables. 1 113 scènes sont racontées... sans compter la rose !

La Chapelle haute était réservée au roi et à ses proches. On comprend la fascination qu'exerça ce lieu sur le pouvoir religieux mais aussi politique. Grandiose (33m x 10,7 x 20,5 m. de haut) Unique, baignée d'une lumière diaprée qui change à chaque heure du jour.

« La beauté est une source inépuisable de joie pour qui sait la découvrir », Alexis CARREL.

Je l'ai trouvé ici : tant dans la lecture des lancettes et des roses que dans la virtuosité des artistes de cette époque. C'est prodigieux et personne ne peut rester indifférent devant tant de beauté pure, même les statues des douze apôtres (6 datent de Saint-Louis) tous barbus sauf Saint-Jean, imposants sur leurs culs-de-lampe, semblent veiller... sur ce sanctuaire très particulier. À voir et à revoir sans modération.

Ce fut magique, époustouffiant.
MER... VEIL... LEUX...

Yvette de MORCOURT



LES JARDINS ALBERT KAHN À BOULOGNE



En cette fin d'automne, rendons visite à Mr Albert KAHN en sa bonne ville de Boulogne-Billancourt. Nous sommes dans son parc :

« Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus, Plus vague que le vent dans les arbres touffus... »
(Les feuilles d'automne- V. Hugo)

Non ce n'est pas notre océan breton mais la circulation proche...

Avançons : un accord coloré allant du bleu violacé des cèdres, au vert profond des épicéas nous accueille. De l'Alsace, région d'origine de Mr Kahn propriétaire des lieux au Japon, nous parcourons différents pays.

Ces conifères à l'odeur puissante nous rappellent les délicieux bonbons « bourgeons de sapin » apaisant les feux de notre gorge irritée mais aussi la douceur des monts vosgiens tel le Ballon de Guebwiller.

Chemignons parmi les essences diverses. Les résineux font place à la jardin à la française style Renaissance. Dans le verger quelques rosiers arbustifs mouchetés de pompons délicats, encadrant des polygones de pelouse parfaite-

ment entretenue valorisent un jardin d'hiver aérien qui n'est pas sans rappeler le palais de Cristal du parc du Retiro à Madrid. Près de là, les douces courbes du jardin anglais révèlent l'influence normande dans l'architecture de son cottage. Les bouleaux dénudés dessinent une calligraphie poétique sur le ciel.

Un détour : un « arbre aux quarante écus », un gingko biloba dans sa magnificence dorée laisse chuter peu à peu ses lobes palmés. Un tapis jaune éclatant nous introduit dans le jardin japonais, jardin très aéré qui, avec ses azalées et ses rhododendrons mis en valeur par les topiaires doit être une symphonie de blancs, roses et rouges au printemps. Empruntons ces charmants ponts qui franchissent une pièce d'eau, nous voilà transportés chez Monet à Giverny. Le jardin japonais ne se révèle jamais complètement : il fait appel au vide et au plein soulignés par des lanternes de pierre typiques. Si nous sommes attentifs, des « kamis », esprits shintoïstes, viendront nous chuchoter mille choses à l'oreille.

Quittons ce havre de paix, avec le regret de n'avoir ni vu

ni entendu des oiseaux, sans doute blottis, par ce temps humide et gris, dans la profondeur des ramures.

Terminons ce moment enchanté où convergent l'intérêt botanique et l'exigence esthétique par la visite de l'exposition sur la Mongolie, témoignage d'une autre culture, jalon sur l'une des routes de la soie. Nous mesurons les progrès de la technique photographique : ici, sur des autochromes les personnages, posent et sont figés dans une attitude, manquant de naturel, permettant à l'opérateur de réaliser son cliché... C'est le temps qui donne de la valeur à ces documents anciens, témoignages d'une civilisation mise à mal par ses deux grands voisins : la Chine et l'Union soviétique. Des films et des objets archéologiques complètent cette présentation.

La soirée s'avance, il est temps de quitter ce site plein de charme.

Cécile OCZKOWSKI

JUIN 2013. LES AMIS DU MUSÉE DÉCOUVRENT TOULOUSE ET SES ENVIRONS, EMMENÉS PAR DEUX GUIDES LOCALES CONNAISSANT FORT BIEN LEUR SUJET. BEAUCOUP DE KILOMÈTRES À PIED, DE DÉPLACEMENTS EN CAR, À NOUS TOUS DES MILLIERS DE PHOTOS. LA BRIQUE ROSE PARTOUT, LES ÉGLISES, CLOÎTRES ROMANS OU GOTHIQUES, LES CERISES DU MARCHÉ, LA VIOLETTE JUSQUE DANS NOS VERRÉS...

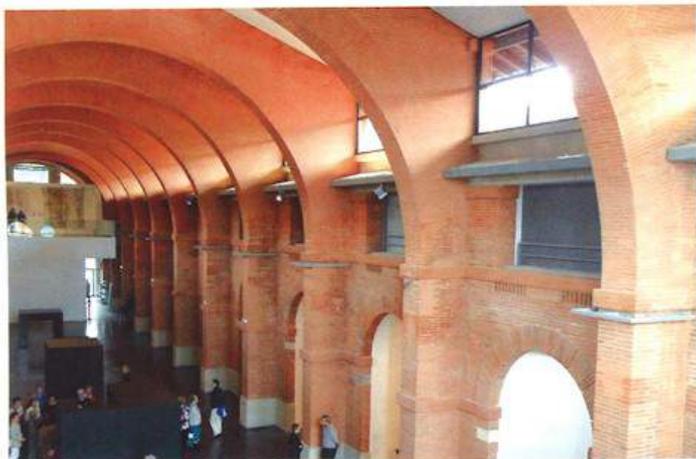


Salle des chapiteaux romans, Musée des Augustins, à Toulouse.



Pilier dit « Palmier » des Jacobins, à Toulouse.

VISITE POUR GENS PRESSÉS ...



Musée des Abattoirs, à Toulouse.

Pour une visite rapide de Toulouse, on pourrait retenir le fameux pilier des JACOBINS. Dans cette église du siège fondateur des Dominicains en France, qui fut achevée en 1340, deux nefs sont séparées par 7 piliers lisses et blancs portant la voûte à 28 mètres. Du dernier pilier, celui qui soutient la voûte d'abside, partent 22 nervures rayonnantes en appareillage rouge, les intervalles ou voûtains étant ocrés. À son pied on est vraiment sous un arbre gigantesque, un magnifique palmier. D'autant que pour une meilleure lecture, on a maintenant disposé autour du tronc une base de miroirs. C'est une vision double qui nous est donnée ; et celle du miroir peut même donner le vertige.

Pour ceux qui aiment la période médiévale, une deuxième étape pourrait être l'une des salles du Musée des AUGUSTINS. La salle en question fut construite, d'après les indications de Viollet le Duc, à l'emplacement de l'ancien réfectoire du couvent des AUGUSTINS. Elle contient de fort belles sculptures romanes du XII^e, des chapiteaux provenant soit du cloître de Saint-Sernin, soit du chapitre de la cathédrale Saint-Etienne, soit surtout du cloître du monastère de la Daurade aujourd'hui disparu.

Présentés sur des colonnes rouges, ils sont à hauteur de nos yeux. À décor végétal pour les plus anciens, la plupart sont historiés (l'histoire de Job, la mort de Jean-Baptiste). Des effets de perspective apparaissent dans la représentation des tombeaux, des villes. Les vêtements ont un plis-

sé délicat, bordés par un galon perlé ; les coiffures et les barbes sont soigneusement représentés. Et si les yeux sont encore globuleux, le mouvement est là et la scène bien vivante.

La mode étant à la conservation et à la transformation de bâtiments industriels, ou commerciaux, il faut voir aussi ce que sont devenus les anciens ABATTOIRS de la ville. De brique rouge, ce qui n'a rien d'étonnant à Toulouse, ils se composent d'un grand bâtiment central qu'on pourrait prendre pour une église : une grande nef avec des chapelles en bas-côtés, et comme un vaste triforium au dessus. Cet endroit accueille un fond d'art moderne et contemporain (plus de 2 500 œuvres), des artistes célèbres comme Ta-

piès, Soulages, Dubuffet... et des expositions temporaires.

À l'extérieur, une cour en demi-cercle bordée par 10 ou 12 petits pavillons de brique qui abritent les services et un restaurant.

L'ensemble est sobre ; l'espace est grand et bien fréquenté par les enfants et les familles . Et les œuvres, tant sculptures que peintures, sont bien mises en valeur.

Bien sûr, Toulouse a bien d'autres trésors. À vous de les découvrir !

Annick THERY



Jean-Auguste-Dominique Ingres - *Portrait de madame Gonse*, 1852. Musée Ingres, Montauban © Tous droits réservés



Jean-Auguste-Dominique Ingres - *Roger délivrant Angélique*, 1841. Musée Ingres, Montauban © Tous droits réservés

IMPRESSIONS

TOULOUSE. Une grande place qui ressemble à une agora antique romanisée. La foule s'y presse. Place dominée par le Capitole, grand palais où l'on entre et sort librement, vrai palais de la République. Les salons de ce palais sont décorés à fresque. Ils relatent l'histoire de la ville, particulièrement la révolte cathare et la répression exercée par les barons du Nord à l'instigation du Pape Clément VI et avec la participation de Louis VIII roi de France. Épisode encore très présent dans la mémoire des Toulousains.



Francisco de Goya y Lucientes, *Autoportrait aux lunettes* vers 1800. © Musée Goya, Castres, cliché P. Bru.

LA BASILIQUE DE SAINT-SERNIN

Basilique consacrée par Urbain II, pape qui prêcha la première croisade. Trois églises superposées, nef à douze travées ; chapiteaux sculptés relatant l'Histoire Sainte et les horreurs de l'enfer ; déambulatoire pourvu de cinq chapelles contenant les reliques des saints protecteurs, les unes plus richement ornées que les autres.

Du roman au baroque, tous les styles se mélangent avec profusion. Dix siècles de travaux à la gloire de Dieu ont fait de la basilique SAINT-SERNIN une des plus belles églises de la chrétienté.

Bien sûr, à Toulouse il y a d'autres édifices soit religieux (couvent des Augustins devenu musée, etc.) soit civils, mais après Saint-Sernin et le Capitole.

Autre merveille de l'ingénierie et de la science hydraulique : le canal du Midi qui relie Toulouse à la Garonne. Défi gagné avec élégance, alliant nature et technique pour ouvrir une voie commerciale qui fit au XVII^e siècle, pour la seconde fois de son histoire, la prospérité de Toulouse. Il est vrai que nous avons en Bretagne le canal de Nantes à Brest !

Peu de temps a été consacré à MONTAUBAN à la visite de la ville. Pourtant il fait bon déambuler dans les ruelles étroites du centre. Les maisons basses crépies d'ocre rouge, à volets apostés, on les sent gorgées de soleil. Les rues portent les noms de grands humanistes : Emile ZOLA, Victor HUGO, Jean JAURES ...

Lorsqu'on débouche sur la « Place Nationale », c'est la surprise : grand espace rectangulaire limité par de puissants édifices à arcades, ça sent bon le Sud. Un artiste contemporain a incrusté dans le sol fait de dalles de quartz les signes du zodiaque en bronze doré.

LE MUSÉE INGRES DE MONTAUBAN

Immense palais bâti sur les fondations d'un château médiéval devenu tour à tour palais épiscopal, mairie et enfin musée. Riche en œuvres d'art et objets de toute sorte qui relatent le passé de la ville, les fouilles des sites romains entreprises aux alentours de Montauban sont entreposées dans la salle du « Prince Noir ». Sombre salle souterraine où l'on peut voir un lit de torture datant de l'époque où le Tribunal de l'Inquisition sévissait dans tout le sud de la France.

Une remarquable collection de pots de pharmacie en faïence. Dans la salle réservée à la peinture du XV^e au XVIII^e, on peut voir toute une série de tableaux précieux ou intéressants, tel *La légende de Saint Julien l'Hospitalier* par le peintre Masolino de Panicale du XV^e. Par sa facture, il fait penser à Giotto.

À part les amateurs d'art, peu savent que Émile Antoine BOURDELLE *Héraclès archer* est un fils de Montauban ainsi que Jean Auguste Dominique INGRES *Le violon*. Le premier, élève de Rodin, quitte son maître en disant : « À l'ombre d'un grand chêne aucun arbre ne pousse ! » On peut voir au Trocadéro et au Théâtre de la Ville à Paris ses œuvres

magistrales.

Quant à INGRES qu'on appelait le « pornographe de salon » (selon les critiques de l'époque !), par ses dons (plus de 450 pièces entre dessins et peintures) il enrichit le musée de sa ville, musée qui porte son nom.

Les donations faites par ces deux artistes de Montauban constituent une somme qui rend le musée incontournable à la connaissance du mouvement artistique de fin du XIX^e et début du XX^e siècle.

LE MUSÉE GOYA DE CASTRES

Le musée GOYA est situé au premier étage de l'Hôtel de ville, ancien palais épiscopal bâti par Mansart. Un legs de Monsieur Briguiboul, grand amateur de peinture espagnole, fait à ce musée ; la ville l'enrichit au fil des ans. Trois GOYA agrémentent le musée (pas des meilleurs !). Par contre la salle des Primitifs espagnols, riche en prédelles de retables des XII^e et XIII^e siècles est remarquable. Impressionnant *l'Homme d'Arme* de VELASQUEZ ! À la fois émouvante et séduisante la petite toile représentant une *Vierge allaitante* de Guido Guardi. Un portrait de Lorenzo Lotto, peintre de l'École vénitienne du Cinquecento, vous saisit car dans un musée ce n'est pas le spectateur qui choisit un tableau mais bien l'œuvre qui attire l'amateur d'art ; et lorsque, curieux, il lit le nom de l'auteur de l'œuvre, inmanquablement un grand artiste se dévoile.

Un mot pour l'immense parc qui prolonge le musée : un grand bravo aux jardiniers de la ville de Castres.

Retour à Quimper, la pluie nous accompagne tout au long de ce périple. Une pensée de reconnaissance nous saisit en songeant aux efforts déployés par la Commission des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper qui a mis au point ce voyage. Bons hôtels, restaurants bien choisis, lieux de visites intéressants.

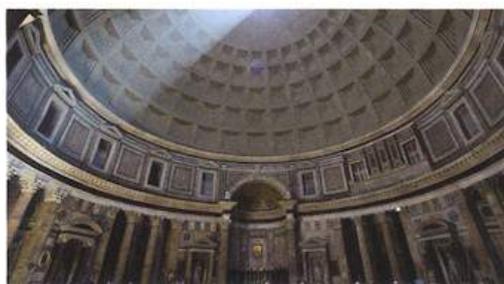
Un grand merci de la part d'un voyageur.

Aleandro DOSSENA

FIN SEPTEMBRE 2013. ROME ACCUEILLE UNE DÉLÉGATION DES AMIS. DEPUIS DES SIÈCLES, LE CHARME EST TOUJOURS LÀ, IL Y A DES JARDINS, DONT CEUX DE LA VILLA D'ESTE AVEC SES FONTAINES MOUSSUES ; LES NOMBREUSES ÉGLISES DONT SAINT LOUIS-DES-FRANÇAIS AVEC SES TROIS CARAVAGE, ET LE MONUMENT QUE CHATEAUBRIAND FIT DRESSER POUR PAULINE DE BEAUMONT. ET PUIS IL Y A OSTIE, CITÉ PORTUAIRE ANTIQUE, AVEC SES MOSAÏQUES DES CORPORATIONS. ET PUIS LES ÉTRUSQUES. ET PUIS LE PANTHÉON...



Coupole du Panthéon à Paris.



Coupole du Panthéon à Rome.



Oculus de la coupole du Panthéon à Rome.

LES PANTHÉONS « des Hommes et des Dieux »

Le Panthéon, l'un des monuments incontournables de Rome. Dans la langue d'Homère, Panthéon se traduit par « tous les Dieux » - les mieux connus de l'époque étant égyptiens, grecs et romains... L'homme vit, pense, cherche, meurt... vainement, il a essayé de comprendre son destin, alors il s'adresse aux dieux pour calmer ses angoisses, ses incertitudes...

Le Romain conquérant envahit rapidement la Grèce et s'intéressa très vite à la mythologie du vaincu : il découvrit le mont Olympe, la plus haute montagne du pays, le lieu où se réunissaient les dieux grecs. Son sommet, caché par les nuages, était invisible des mortels ; « on y organisait des banquets où le nectar coulait à flot, où l'on consommait l'ambrosie qui rendait immortel »...

La mythologie devint romaine avec ce merveilleux monument que nous avons admiré, le Panthéon, structure en dur, remarquablement conservé, deux mille ans d'histoire sous nos yeux...

Une première réalisation à l'initiative d'Agrippa, bras droit du premier empereur romain, Auguste (-27 avant J.-C.)... Peu d'information sur ce premier Panthéon, à part qu'il « était d'une belle architecture rectangulaire »... Ensuite on note deux importants incendies à Rome en 80 puis en 110... Il faudra attendre le règne d'Hadrien (117-138) pour le considérer totalement restauré, ceci en l'an 128. Le nouveau Panthéon, très différent de celui d'Agrippa, se distingue par sa forme : cella circulaire, « la Rotonde », adossée au « pronaos » vestibule d'accès, colonnes et fronton corinthiens. Ce qui conduit le visiteur « à quitter un monde rectiligne et lumineux pour se trouver enveloppé dans la

pénombre d'une cella surmontée d'une immense coupole elle-même terminée par un oculus, seule source de lumière de l'édifice ».

Le Panthéon d'Hadrien reste une prouesse technique : l'énorme coupole de 43 mètres de hauteur et autant de diamètre, représente la voûte céleste, demeure des dieux. Longtemps la plus grande du monde, jusqu'en 1436, date d'achèvement de la cathédrale de Florence. Quant à l'intérieur, il est décrit comme « le plus bel édifice de Rome ». Aucun effort ici n'est demandé à notre imagination : nous n'avons rien à reconstruire, nous n'avons qu'à admirer ». Pour mesurer les aléas liés à ce genre de structure, il suffit de se remémorer l'effondrement d'une « voûte moderne en béton armé », celle du terminal 2E à Roissy, en mai 2004...

En 608, l'empereur byzantin Phocas donna le Panthéon à l'Église de Rome et à son pape Boniface IV : le culte chrétien se substitua à celui de tous les dieux... Toutefois, une continuité de culte était assurée, obligeant à un entretien permanent, une « maintenance », ce qui explique l'état de conservation exceptionnel dans lequel nous découvrons le Panthéon...

Côté français, à Paris, nous avons aussi notre Panthéon : à l'inverse de son glorieux ancien, ce fut une église dédiée à Sainte Geneviève, construite à l'initiative de Louis XV, avec une architecture fortement inspirée du Panthéon romain. Début des travaux en 1757, première pierre en septembre 1764, fin des travaux après de nombreuses péripéties en 1790...

La Révolution était en marche, et l'Assemblée Constituante à la recherche « d'un nouvel édifice pour réunir les tombes des grands hommes »... un Westminster à la française... le choix se porta sur l'église Sainte Geneviève qui perdit en 1791 sa vocation religieuse.

Le premier « grand homme » à connaître les honneurs du Panthéon fut Mirabeau. Décédé en 1791, il fut « dépanthéonisé » en 1794, suite à des découvertes « politiciennes »

Pour pallier ce vide et redorer le crédit de cette institution, la dépouille de Marat remplaça dès septembre 1794 celle de Mirabeau... En février 1795, la Convention nota s'être fourvoyée ; à son tour Marat fut « dépanthéonisé »...

Yves Ronan LE MAO



Tombe à Cerveteri.



Tombe dei Rilievi.

UNE NECROPOLE ETRUSQUE : La Banditaccia à Cerveteri

Au matin du troisième jour de notre voyage à ROME, nous partons visiter la nécropole étrusque de la Banditaccia, à CERVETERI. Cette petite ville provinciale située à une quarantaine de kilomètres de ROME fut l'une des plus anciennes cités de l'Étrurie et l'une des plus importantes des 12 lucumonies, de la confédération étrusque ; les Romains la nommaient CAERE. Elle connut son apogée entre le VII^e et le V^e siècles av. J.-C. ; sa richesse provenait du commerce maritime, de l'exploitation de mines de cuivre, de fer et de plomb, du travail des métaux et de l'excellence de ses orfèvres et potiers. Sa richesse et sa puissance ainsi que l'importance donnée par les Étrusques aux rites, notamment funéraires, expliquent l'existence des quatre nécropoles qui l'entouraient.

Notre but, la nécropole dite « de la Banditaccia », dont le nom dérive de la « mise au ban » de la région au XIX^e siècle, l'une des plus monumentales du bassin méditerranéen, s'étend sur plus de deux kilomètres et couvre plusieurs centaines d'hectares ; en grande partie creusée dans le tuf du plateau volcanique sur lequel s'implanta la cité, elle comporte des rues et des places de part et d'autre d'une voie principale : la « voie des Enfers ».

Les sépultures les plus anciennes datent du IX^e siècle av. J.-C., les plus récentes du III^e av. J.-C.

Du IX^e au VIII^e siècle av. J.-C., la crémation est le rite majoritaire : les tombes « en puits » abritent des jarres circulaires en tuf dans lesquelles sont déposées des urnes contenant les cendres des défunts, certaines en forme de cabanes, le plus grand nombre bi-coniques : le vase contenant les cendres est surmonté d'un couvercle ornementé. L'inhumation dans des fosses est aussi pratiquée.

À partir du VII^e siècle, le rite de l'inhumation prévaut. Les aristocrates, soucieux de conserver dans l'au-delà leur mode de vie confortable et luxueux, organisent leur « ville des morts » à l'image de leur cité, alors en pleine expansion.

Pour recevoir leurs dépouilles ou urnes funéraires, ils creusent dans le tuf des tombes dont l'architecture intérieure reproduit celle de leurs habitations et dans lesquelles ils sculptent ou déposent des meubles, des objets d'usage domestique ou guerrier et des objets d'art.

Ces tombes sont incluses dans des tumuli, structures monumentales majoritairement circulaires ceintées d'un mur admirablement maçonné orné d'un ou plusieurs tores, surmontées d'un monticule de terre. La plupart abrite une seule tombe. Le diamètre de ceux qui en abritent plusieurs peut atteindre 60 mètres.

Il existe également des tombes « en dé », structures rectangulaires à toits plats construites de la fin du VII^e à la première moitié du VI^e siècle. Elles sont alignées le long de

deux rues à l'image d'un quartier.

Enfin, l'époque tardive - IV^e et III^e siècle av. J.-C. - présente des tombes en hypogée et des tombes sommairement creusées dans l'épaisseur du tuf.

Dès l'entrée dans le périmètre enclos qui représente une partie seulement de la nécropole, nous sommes saisis par la monumentalité des tumuli qui dominent la voie des Enfers, surpris par la qualité des murs parfaitement circulaires et par la végétation qui a envahi le dôme de terre qui leur a donné leur nom. Que dire des grands tumuli !

En poursuivant notre chemin, la multiplicité des édifices, leur diversité – tumuli de différentes tailles, tombes « en dé », tombes troglodytes -, leur implantation par quartiers, le long de rues au bord de places, nous donne l'impression d'évoluer dans une ville.

Notre admiration ira croissant devant la qualité de l'architecture des tombes qui reproduisent parfaitement l'architecture intérieure et la décoration des habitations ce qui permet d'appréhender l'évolution de l'habitat étrusque.

Les tombes du VII^e siècle sont des tombes « en cabanes » témoins d'un habitat relativement sommaire couvert de matériaux végétaux, évoluant vers une construction plus élaborée :

- **Tombe « de la cabane »** à deux chambres en enfilade au plafond en double pente,
- **Tombe « Maroi »** au vestibule rond à plafond plat suivi d'une chambre funéraire,
- **Tombe « Mengarelli »** au long couloir à deux cellules latérales donnant accès à deux chambres en enfilade.

Le VI^e siècle voit le passage, probablement facilité par la révolution technologique de la tuile, à la construction de « maisons » dotées d'une entrée, d'un atrium et de chambres sépulcrales multiples. Au fil du temps l'architecture se complexifie, un mobilier sculpté et des décorations

apparaissent, ainsi :

- **La tombe « des chapiteaux »** comporte un bref couloir, un grand atrium à deux colonnes surmontées de chapiteaux à volutes ; des lits de banquet bordent ses murs. Au fond, trois cellules à deux lits funéraires,
- **La tombe « de la corniche »** présente une corniche en saillie qui court tout autour de l'atrium et deux chaises sculptées à dossiers surmontés de deux disques,
- **La tombe « de la petite maison »** creusée dans un bloc de tuf a un bref couloir suivi d'un atrium petit, par trois portes et deux fenêtres surmontées d'un petit arc, donne sur une série de chambres disposées en croix.

Du IV^e au III^e siècle se voit le passage d'une époque glorieuse à l'abandon du particularisme étrusque par l'entrée progressive puis la fusion dans l'empire romain.

Hypogée sans tumulus, **la tombe « des reliefs »** est, à tous points de vue, unique. Un long couloir en escaliers donne sur une vaste chambre au plafond à double pente soutenu par deux pilastres centraux à chapiteaux sculptés, bordée de nombreuses niches. Murs et pilastres sont entièrement décorés de sculptures en stuc polychrome : sur les pilastres sont représentés les objets et animaux domestiques (outils, cordes, ustensiles de cuisine, chat, oie,...), sur les murs des meubles et des armes, sur les lits funéraires, des coussins.

Les tombes les plus tardives, sommaires, sont creusées dans l'épaisseur du tuf.

Les tombes visitées sont vides de tout mobilier. Nous pourrions admirer une partie des merveilles que contenaient celles trouvées intactes lors de la visite que nous ferons l'après-midi au Musée National Étrusque de la Villa GUILIA.

Anne-Marie MARGUERITAT



Le FRAC Bretagne - Odile Decq, architecte.



Aurélie Nemours - *Les Alignements du XXI^e siècle*.

BOIS ORCAN DES SCULPTURES CONTEMPORAINES DANS UN DOMAINE MÉDIÉVAL



Etienne Martin *Les Demeures*, bronze.

AU FRAC DE BRETAGNE À RENNES : ITHAQUE

Après trente années d'hébergement à Chateaugiron, les œuvres acquises par le Fonds Régional d'Art contemporain (FRAC) de Bretagne ont trouvé leur port d'attache à Rennes au pied d'un champ de 72 colonnes de section carrée en granit (commande publique baptisée *Alignement du XXI^e siècle*, et réalisée par Aurélie de Nemours. NDLR), toutes semblables et, comme une avant-garde, ancrées dans le sol pour des siècles.

Nous visitons le bâtiment tout neuf qui abrite le Fonds, neutre à l'extérieur pour ne pas déranger les stèles parfaitement regroupées en carré, et si sophistiqué à l'intérieur. Nous avons surtout passé du temps dans les salles qui accueilleront des expositions temporaires.

Celle que nous avons découverte nous invitait à jouer les Ulysses modernes. «...Le navire de mer arrivait à la hauteur de l'île.» (chant XIII) Alors, il y a cette île (Jocely Cottencin). L'île d'Ithaque – la vraie – celle que nous montre Marcel Dinahet (le Rennais) dans ses plans-séquences et aussi l'île mythique, la nôtre et celle des artistes exposés.

Première impression, la variété des médias : objets détournés, photographies, vidéos, dessins, collages, sculptures...

Deuxième impression, la variété des thèmes : ports, mer, îles, cartes, migrations, transbordements, naufrages, friches portuaires...

Troisième impression, la vision pessimiste de la plupart des artistes : des cartes géographiques qui n'indiquent rien, des cartes postales aux horizons bouchés, des canots, de sauvetage ou non, qui n'inspirent pas confiance, des usines et des entrepôts abandonnés, des îles qui s'évaporent, des jouets cassés, des ports déserts ; l'homme presque toujours absent ou se cachant comme dans le Djebel Moussa... À l'homme démiurge écrasant ses semblables répondent la dispersion des œuvres dans des salles immenses et aussi des esthétiques déroutantes (couleurs acides, couleurs qui jurent...) et parfois farfelues, comme cet olivier qui produit des objets.

Quatrième impression, tout n'est pas désespéré : j'ai aimé les eaux claires d'Ithaque, la vague à Etretat, les photos de Fish story d'Allan Sekula, les collages hétéroclites d'Herman de Vries dans son journal de Leros et Patmos et les aquarelles d'Yvan Salomone représentant des paysages qui semblent me dire : « viens les habiter ».

Michel QUELENNEC



Le château du Bois Orcan.

Construit du XIV^e au XV^e siècle, le château du Bois Orcan, l'une des propriétés de l'argentière de la Duchesse Anne, est situé près de Rennes, en Noyal-sur-Vilaine et à quelques kilomètres de Chateaugiron.

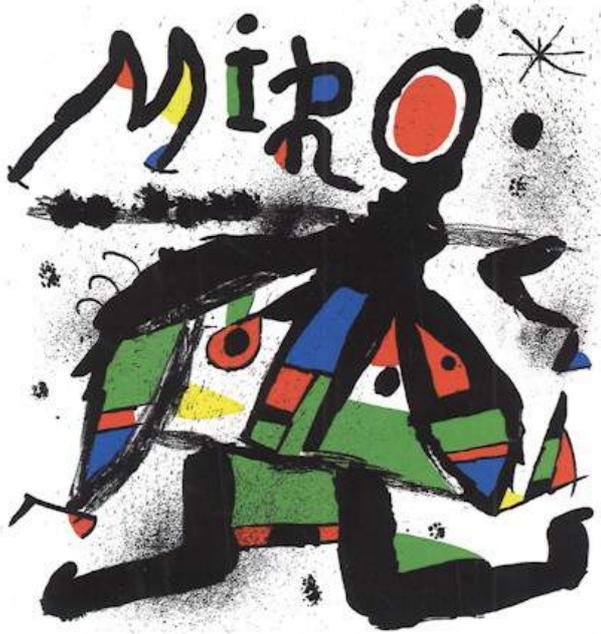
Depuis 1990, ce domaine appartient à un généreux mécène qui continue de réaliser une restauration exemplaire du château, tout en enrichissant la collection exceptionnelle de meubles et d'objets du Moyen-âge. Au sein du domaine médiéval, il décide de créer un parc de sculpture dédié aux œuvres monumentales de l'un des plus grands sculpteurs de notre époque, Etienne-Martin (1913-1995) pour présenter *Les Demeures* en bronze.

L'artiste participe à l'aménagement du parc en remodelant le terrain de trois hectares et en creusant des plans d'eau pour offrir un parcours initiatique pour la compréhension de son œuvre. *Les Demeures* s'inspirent de ses souvenirs d'enfance et de la structure particulière de sa maison natale dans la Drôme, qui, séparée en deux par un mur, obligeait de passer par le rez-de-chaussée ou par le grenier pour accéder aux différentes pièces.

Dans la cour du château, le musée présente l'Athanon réunissant les sculptures en bois d'Etienne-Martin et, dans la chapelle, les vitraux de Claude Viallat. Un jardin médiéval, jardin de la fontaine et jardin d'amour, nous fait redécouvrir la symbolique et les vertus médicinales de nombreuses variétés de plantes, aujourd'hui presque oubliées.

Marie Paule PIRIOU

LANDERNEAU,
FONDATION D'ART
EN BRETAGNE



Affiche Miró, *L'Arlequin artificier* - Aux Capucins, Landerneau.
© Fonds Hélène et Edouard Leclerc



Sculpture de Miró, *Tortue*. Photo : A. Théry.



Vue de l'entrée de l'exposition Miró. © Fonds Hélène et Edouard Leclerc

Les Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper sont déjà des visiteurs assidus de la Fondation Leclerc à Landerneau. Art contemporain sous diverses formes : peintures de Gérard FROMANGER, installations lumineuses de Yann KERSALÉ le Douarneniste, peintures et sculptures de Joan MIRÓ. L'espace de ce centre des Capucins permet de présenter des grands formats, et en nombre : ainsi 170 tableaux de FROMANGER représentant des scènes de rue, des portraits pastels.

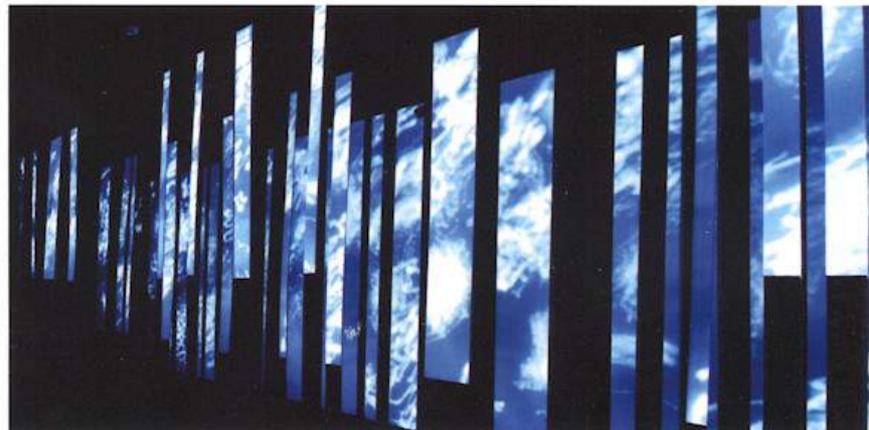
« L'installation de Yann KERSALÉ plonge la vaste halle des Capucins de Landerneau dans la lumière crépusculaire d'une nuit d'été où chacun est invité à trouver son chemin à travers le labyrinthe que dessinent, tel un jeu de cubes cyclopéens, sept « black boxes » de dimensions diverses » (extrait de la présentation de l'exposition).

Enfin il y eut MIRÓ : plus de 400 œuvres réunies, peintures, sculptures, affiches, tentures, venant pour la plupart de la Fondation MAEGHT. Si, en général, on connaît son œuvre picturale où dominent le rouge, le noir, le jaune, ses sculptures nous ont étonnés et n'ont pris leur sens que grâce à nos guides : un pied par terre symbole de la femme, une chaussure en l'air c'est l'oiseau.

On ne peut que remercier la Fondation Hélène et Michel Leclerc de nous proposer des expositions d'envergure nationale, grâce auxquelles d'ailleurs la ville de Landerneau reprend vie. À comparer avec l'initiative des propriétaires des Galeries Lafayette qui prévoient de créer une Fondation d'Art Contemporain pour 2016, encore une fois à Paris.



Kersalé, *Les Prairies de la mer*. © AIK Yann Kersalé - Fonds Hélène et Edouard Leclerc



Kersalé, *Dorsale des vents*. © AIK Yann Kersalé - Fonds Hélène et Edouard Leclerc

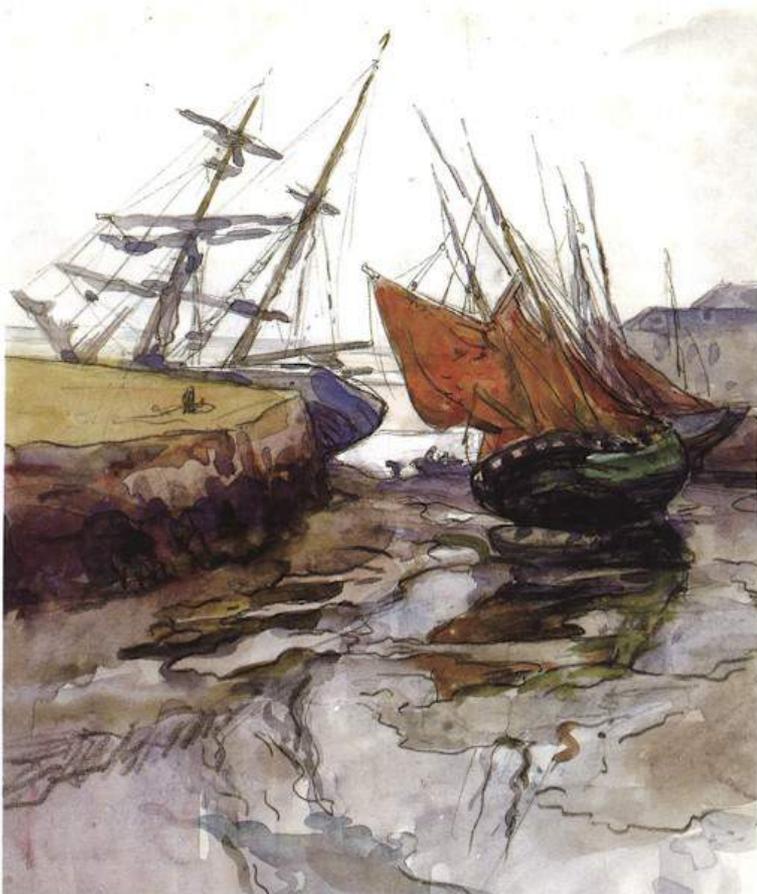
HENRI MARRET

(1878 - 1964)

Parcourir la Bretagne



Paimbœuf, 1910 - Aquarelle et crayon sur papier - 32 X 45,5 cm.



Le Croisic, bateaux à sec, 1910 - Aquarelle et crayon sur papier - 32,7 X 25,1 cm.

Artiste prolifique de la première moitié du XX^e siècle, Henri Marret a joué un rôle central dans le renouveau de l'art de la fresque pendant l'Entre-Deux-Guerres. Proche de Maurice Denis et des ateliers d'art sacré, son activité créatrice s'est déployée dans de nombreux bâtiments civils ou religieux (Aérium d'Arès, Ecole des Arts et Métiers de Paris, cathédrale d'Arras...) et reflète l'importance des chantiers que l'Etat, notamment, avait souhaité lui confier.

Parallèlement à cette carrière officielle, Henri Marret, attiré par les voyages et la découverte d'horizons marins variés, a réalisé de nombreuses études sur le motif. Dans ces aquarelles et dessins d'une grande fraîcheur, l'artiste a créé, par la liberté du geste et de la vision, des œuvres d'une infinie séduction.

Familier des côtes bretonnes, Henri Marret fréquente notre région dès 1900 et y revient régulièrement jusqu'en 1938 ; il multiplie les travaux gravés, dessinés ou peints, fixant ainsi la beauté des paysages rencontrés.

L'exposition qui lui est consacrée, se propose donc d'insister tout particulièrement sur la mise en valeur des œuvres qui lui ont été inspirées par les rivages bretons. Elle s'appuie sur le riche fonds d'atelier conservé par les descendants de l'artiste et réunit une sélection de plus d'une centaine d'œuvres.

Pour la plupart inédites, ces belles feuilles qui ont gardé tout l'éclat de leurs couleurs vibrantes nous invitent à cheminer au plus près des itinéraires du peintre. Fait notable, l'artiste s'est attardé très tôt, en 1900 et 1901, à Douarnenez et dans ses environs. Mais, c'est quelques années plus tard, et cette fois-ci, au Croisic que Marret a produit plusieurs aquarelles spectaculaires. On y décèle ce qui demeurera comme une signature : la recherche de vastes espaces développant des perspectives audacieuses, une attention insistante à la vibration de la lumière et enfin l'absence presque systématique des activités humaines. Sur ce dernier point, H. Marret propose incontestablement une approche originale, qui distingue sa production de la plupart de ses contemporains qui se sont attachés à la Bretagne. Pourrait-on considérer ces œuvres comme les exercices chromatiques d'un ascète du pinceau ? Incontestablement, Marret a recherché la solitude des paysages rudes, parfois austères, mais aux possibilités picturales évidentes et immenses. Parmi ses réussites les plus convaincantes, on pourra s'attarder sur les multiples feuilles qu'il a consacrées aux chaos rocheux de Plougrescant ou de Brignogan à la fin des années 20 et encore plus tard jusqu'en 1938.

Enfin, l'exposition a permis la réunion de nombreux carnets d'études de l'artiste qui nous offrent une proximité avec son travail tout à fait passionnante et justifie pleinement la redécouverte d'un nom injustement oublié.

Exposition temporaire "Henri Marret, Parcourir la Bretagne".